

GRINCEMENTS

LES demandes d'hommes se succèdent sans cesse : nous ne pouvons et ne voulons plus y répondre. Il y a des malades et des pères de famille qui demandent à être relevés : on n'arrive pas à les satisfaire.

Les nouveaux appels de classes ne donnent presque rien, les jeunes gens ne se présentent plus, se doutant bien que derrière les sanctions annoncées, il y a le souci constant de la Communauté de protéger toujours, de couvrir quand même.

Certains ont eu sans doute des raisons légitimes de se camoufler. Au reste, nous devançons leur désir et faisons le silence autour d'eux. D'autres cependant, qui auraient aujourd'hui tendance à se poser en victimes, ne s'embarasseraient guère du choix des moyens pour se libérer ; plutôt que d'aller relever un malade ou un père de famille, ils préféreraient se faire affecter pour la forme à un quelconque service contrôlé par l'occupant.

Quelques-uns prirent le parti de se faire opérer de l'appendicite, ou encore de subir un traitement de piqûres antirabiques.

Dilemme barbare : laisser croupir ceux des camps ou rechercher ceux qui se cachent !

Paul Ghez, tiraillé entre des courants contraires, surmené, éprouvé, devient irritable à l'extrême.

Les incidents se multiplient.

Un certain esprit de clan lui donnerait tendance à considérer à travers un prisme quelque peu déformant tout ce qui ne serait pas son service, ses agents. Sur une erreur, un malentendu, la mauvaise interprétation d'un mot parfois, il se cabre.

Ce jour-là, le 15 janvier, l'incident est plus violent. Il part en claquant les portes.

Quelques minutes plus tard, Bismut et Krief, auxquels s'est joint Faldini, viennent déclarer qu'il se retirent également, si Ghez maintient sa décision.

Qui donc voudrait rester ? Est-ce le Président, à son âge, après tout ce qu'il a subi ? Mais a-t-on le droit de s'en aller, d'abandonner ceux qui sont partis et la population elle-même ?

Toute l'équipe du recrutement est arrivée entre temps à la Présidence. Des paroles agressives, des phrases malheureuses. Passons !

Qu'importe qui a tort ou raison : on ne peut désertier au milieu de la tempête ; on doit demeurer unis dans le combat.

Le Président, dont les nerfs ont un moment éclaté, se calme bientôt. Il est placé mieux que tout autre pour réaliser la situation dans son ensemble. Ne pas donner à l'ennemi le spectacle de dissensions intestines qui nous affaiblirait. Il s'oppose à ceux qui l'engagent à renoncer au concours de Ghez ; il recommande même à Nataf et à Bismut de joindre leur ami et de le ramener à la Communauté.

Le lendemain, l'orage s'est apaisé. Nataf a vu Ghez; ce dernier a conscience des responsabilités auxquelles il participe; son dévouement ne fléchira pas; il continuera sa collaboration, mais il voudrait qu'une audience fût demandée à la Kommandantur pour exposer les difficultés actuelles du recrutement, et confirmer notre impossibilité absolue de fournir de nouveaux contingents.

Rendez-vous est pris pour l'après-midi.

..

Le Président et le Chef du Recrutement sont reçus par le Commandant Zaewecke et par Pohl.

L'attaque est immédiate. Ghez souligne l'effort accompli jusqu'ici, précise qu'il ne peut être poursuivi à cette cadence. La pause est nécessaire, nécessaire pour relever les malades, pour mettre un peu d'ordre et d'humanité dans le système.

Il ne sera même pas possible de fournir les 300 hommes demandés pour le 18.

Zaewecke a écouté sans mot dire.

Finalement: « J'en parlerai à mon chef. »

L'impression n'est pas mauvaise.

..

Deux jours passent.

Visite du lundi: questions diverses, détails insignifiants, tandis que nous brûlons. Tout à fait à la fin: « Concernant les travailleurs, nous avons besoin de 50 hommes pour jeudi. Après, repos. »

* Dans l'après-midi, vers 3 heures, un officier — on l'avait vu dans les journées de décembre — arrive à la Communité avec Zaewecke: il nous annonce l'ordre de libération des derniers otages (1), et même des deux ou trois Juifs britanniques qui avaient été arrêtés à l'Alliance, au moment de partir au travail (2).

Ce même jour — la radio l'annoncera peu après — l'investissement de Stalingrad est brisé.

C'est le 18 janvier: une date qui compte!

..

18 Janvier! Dans le même moment — nous l'apprendrons après notre libération — à l'Est de l'Europe, à Varsovie, dans le Ghetto, nos frères de Pologne, après avoir souffert trois ans de misères, gravi les étapes d'un atroce martyre,

(1) Dès le 12 janvier, on avait déjà obtenu la libération de 20 otages. Zaewecke, qui a toujours prétendu nous appuyer pour ces élargissements, nous avait même affirmé avoir compris, par une fiction sur le papier, dans le nombre des otages Juifs, certains aryens détenus pour d'autres motifs: il serait ainsi parvenu à avoir le nombre exigé par son chef.

(2) Certains jeunes gens, de nationalité britannique, s'étant présentés au travail, avaient été arrêtés à l'Alliance et incarcérés à la Prison Militaire. Pour éviter le retour d'incidents de l'espèce, nous avions alors systématiquement dispensé les Britanniques du travail obligatoire, sauf quelques-uns encore dans les camps.

La question des Britanniques nous fut posée à diverses reprises par Zaewecke, mais on s'arrangea pour faire attendre un rapport, avec des renseignements que nous devions prendre au Consulat de Suisse, chargé des intérêts britanniques. On ne le remit jamais et les Britanniques demeurèrent pratiquement dispensés jusqu'à la fin.

réalisant l'affreuse désespérance de leur sort. Juifs, affaiblis, asservis à l'Allemand, éloignés pour longtemps de toute protection des hommes libres, s'apprêtèrent à mourir, mais dans une suprême résistance, dans une lutte inégale, farouche et héroïque qui les opposera durant des mois à leurs assassins.

Placés par une heureuse fortune plus près de la délivrance, nous avons pu abuser l'Allemand, mais nous aurions succombé à une prolongation de l'épreuve.

Alors, sans doute, avant de tomber, aurions nous frappé aussi, sans retenir davantage la révolte de notre esprit et de notre âme et le cri, fragile hélas, de notre vengeance.

ECUEILS QUOTIDIENS

AU bureau dès la première heure, y demeurant jusqu'à la nuit, si tard que le retour dans le black-out total constituait une performance, il fallait y subir le train habituel de réclamations, de tracasseries, de soucis constants.

Chacun considère son cas comme le plus intéressant, s'offusque si l'on n'abandonne pas tout pour l'écouter, se fâche s'il n'obtient pas aussitôt satisfaction.

Le danger immédiat paraissant s'éloigner, alors qu'il menaçait constamment en réalité, certains avaient tendance à prôner des solutions de facilité, ne voyant qu'un seul aspect du problème.

Nos coreligionnaires ont leurs qualités, mais aussi les défauts de ces qualités. Le Prophétisme d'Israël a son revers. S'il est vrai que ce prophétisme nous a permis de survivre à des siècles d'oppression, saluons-le bien bas !

Certains jours, la Présidence recevait d'étranges confidences.